

PATRICK ROEGIERS

# Le petit plus du moins

*« On a souvent de plus petits besoins que soi. »*

Roland Topor

Ressassé en toutes circonstances, à tout bout de champ et en tous lieux, le franchement très en vogue « un petit peu » a supplanté haut la main en cette fin de siècle les très périmés « peu ou prou », « peu s'en faut », « tant soit peu », « sous peu » et, sur le registre du mépris laconique, « peuh ». Cette locution, apparue selon le Robert voici 441 ans, est aussi commune désormais que l'était voici peu le très prisé « quelque part », de mise aussi bien dans le sérail intellectuel qu'au café du commerce ; tant pour dire d'untel qu'il s'est « un peu » taillé les veines alors qu'il s'est carrément saigné à blanc et de tel autre qu'il s'est « un peu » planté quand la critique (si contestée en tous domaines) a proprement tué son livre, son film, son spectacle ou son exposition.

Traitant des petits riens de la vie, répit, repli des grandes choses que l'on n'a pas accomplies, réduits à de petits croquis, tracés à menus traits, à défaut de grands desseins, de grands mérites, la métonymie du moins – imagine-t-on Canal +, née il y a dix ans, s'appeler Canal - ? – et d'encore moins prévaut insidieusement, mais sans appel, sur encore plus. Et éclôt sur un registre mineur (de minor) dans l'apologie du menu comme on le dit du « menu peuple » et du « menu fretin », de la « menue monnaie » ou des « menus plaisirs » et, façon José Bové, du « haché menu » dans l'énonciation du « petit » qui pétille dans le « petit à petit », voire le « petit appétit » (dont le corollaire est le filet mignon), ainsi que dans le « petit esprit », qui compte dans l'exécution des petits pas, des petits plats mis dans les grands, des petits yeux parfois plus grands que le ventre, de petits mots (opposés aux gros), signes de petitesse, antithèse de la grandiloquence, des grands airs et des grands gestes, qui apétisse petitement le sens et le poids des grands vocables et des grandes idées.

Résidu sémantique d'un moins formaté, inscrit sans façon dans l'expression « sans plus » (qu'il faut prendre à la lettre, littéralement) -le seul sur-saut de surenchère admis étant le discret « qui plus est » subrepticement glissé dans la conversation —, le moins, par le biais du peu et du petit, sert aujourd'hui de critère repérable de dépréciation dans la société française, entré dans les mœurs, mentalement intégré, rivé dans les esprits, celui du grand large, des grands aventuriers et des grands explorateurs étant lui résilié (d'où le culte médiatique et coupable des grands navigateurs noyés, des alpinistes amateurs branchés dans leur igloo ou des spéléologues terrés sous terre), qui s'est faite de plus ou moins bon gré à l'idée de petits boulots et à la pléthore (100 % médiatique) des « petites » phrases, l'excès de moins prenant peu à peu une multitude d'aspects mineurs, le « petit peu » comme le « petit » qualifiant les épopées du moindre, la disqualification sociale minorant par degrés infinitésimaux la classe de plus en plus grande des démunis ou des défavorisés. Car le moins par nature est économiquement synonyme de dépréciation, de dévaluation, dont le pendant est la majoration ou la hausse (le bond de la croissance et le boni de la montée des prix) et le versant politique la majorité, mais aussi de dépression climatique ou morale, de démission, de déraison, de dérision.

Sous la forme paradoxale de « non moins », et même plus fort encore de « rien moins », le moins superlatif s'exhibant sans calcul dans les locutions « à tout le moins », « pour le moins », « à moins de » (condition *sine qua non*), qui se déclinent aussi plus laconiquement sous les formules restreintes « à moins » et « pour moins », le moins trouve une extension supplémentaire

dans l'expression courante, fort répandue dans les médias, du sacro-saint « pour faire vite » ou « pour être court », bref, en deux mots, pour être concis, la place nous manque, d'usage à la télé, sur le petit écran (plus d'images, moins d'idées) comme dans la presse où compte chaque mot, dans les livres où « pour faire court » se lit de plus en plus souvent en toutes lettres. Sorte de superlatif *a contrario*, ayant surclassé le très ancien et désormais périmé « tant et plus », le « tout au plus » n'étant que l'équivalent opposé du « tout au moins », le moins indique la propension à la soustraction (en douce), en lieu et place de l'addition (trop salée) et, à l'image du slogan contradictoire, « réduire au maximum » (dont la litote « un peu beaucoup » est le pendant) suggère en outre l'amointrissement du plaisir puisque le (grand) *Robert* nous apprend que vers 1050 « plusieurs » était d'abord écrit « pluisur ». Le mot « moins » portant en son sein le mot « moi » (et, par prothèse antinomique, le moignon, qui comme on sait, inclut le ça et le sur-moins, d'où saillent les tournures usuelles et galvaudées du non-moi, du quant-à-moins, du non-moins, qui mène au banal néanmoins, issu du très négatif néant, dont le penchant positif est le fai-néant), toutes notions ramenant à l'infime – antinomie de l'inifini – et, par prolongement, au philosophique non-être, le moins être traduit par essence la rétentation de l'outrance et, par logique néantisante, promet la valorisation du souscroît au lieu du surcroît, du sous-moi (sous-estime) à la place du sur-moi ou du super-moi comme disait pertinemment Hermann Broch à propos de James Joyce.

De ce point de vue, on ne doit pas s'effrayer de l'excès de convenance qu'implique le moins dans la vie de tous les jours, dont la culture est le reflet à l'exemple omniprésent du noir – couleur uniforme – qui règne dans l'habillement (ton sur ton, du gris au noir neutre et du noirâtre à l'ultra-noir), si seyant qu'il exclut et proscriit d'oser arborer toute autre teinte. Moins de couleur pour plus de moins, de menu, de minus, de mini (diminutif de minimum), de modique, de minuscule, de minutieux, sortes d'homologie du sur mesure et du juste-à-temps, du prêt-à-porter et, par extension, du prêt-à-penser équivalent au prêt-à-lire et, bien évidemment, à son excroissance du prêt-à-parler, font de la littérature moindre, mineure, émincée, amincissante (sous-oeuvre) ou carrément micro-onde (littéralement minute), à l'instar des mini-romans minutés à l'écriture minime ou mimi (comme Mimi est le diminutif de Mimi Matti), le comble du moins étant atteint non tant par défaut que par un summum de rétraction contrainte dans le titre d'Hélène Monette *Unless, à moins que* (Verticales, 1998). Si la littérature française contemporaine que chérit le petit monde de l'édition s'inscrit en majeure partie dans la lignée concise du *Petit Chose*, du *Petit Poucet*, du *Petit Chaperon rouge* et du *Petit Prince*, plutôt que des *Petits poèmes en prose* de

Baudelaire, c'est dans celle du *Petit Soldat* ou, pis, du *Petit Baigneur*, que s'aligne le cinéma hexagonal qui produit une infinité de petits films, à petits budgets, traitant de petits sujets, à la tonalité souvent plus qu'intime, qu'énoncent d'entrée les titres dont les meilleurs se nomment *Petits désordres amoureux*, *Petits arrangements avec les morts* ou, plus récemment, *Ma petite entreprise*.

Face aux « mastodontes » américains, méga et superproductions hollywoodiennes qui crèvent les « plafonds » alors que le 7<sup>e</sup> art tricolore reste pour sa part calé « au plancher », s'établit ainsi par le menu ce que d'aucuns désignent comme étant un « palmarès de l'échec », preuve que la moins-value l'emporte hautement sur le moins-disant, le moins-pensant, le moins-filmant, le moins-perçu. Et la plus-value des supergrands et des superpuissances, parties entreprenantes de la super-croissance des grands magasins, et de la grande distribution des super et des hypermarchés où se vérifie le grand écart des prix (rabais, réduction, remise), les grandes dates des grands millésimes (une grande année !) que vante sans appel le slogan : « Profitez de nos petits plus pour dépenser moins » (publicité payante). Le Gros-Noir a supplanté le gros rouge comme le grand gris le petit-gris et l'abandon du supergénérateur Superphénix (février 98) – préfixe de renforcement marquant à l'encan la supériorité – semble symboliquement réduire la France au « moins hexagonal » que personnifient respectivement dans leur secteur Roland Petit pour les pointes, Philippe Petit pour les petits pas sur le fil, et Emmanuel Petit pour les pointus du foot. Patrie du Minitel et des minitélites, du petit-beurre, du petit blanc et du *petit Robert*, des grands chefs et des minima sociaux (gage du minimum vital), indexés sur la hausse des prix, du RMI, prime ou plus-value, taxée sans grande ironie de « part de croissance » pour les démunis profitant ainsi d'un plus que petit plus, des Sans Papiers et du refus de cumuls des mandats, les 35 heures étant elles aussi un diminutif supplétif (« Travailler mieux en bouloignant moins »), le PACS (Pacte civil de solidarité) étant taxé, lui, de « petit doigt » alors que le RMI (revenu minimum d'insertion), qui résulte de deux « grandes » lois, est moins perçu comme un « coup de main » que comme un « coup de pouce ». Ou de puce, la puce électronique étant la cristallisation optimale du moins (« Un petit rien pour tout changer ») et de la miniaturisation, le moins étant ramené par sauts de puce à la cellule embryonnaire de la micro-informatique (antonyme de macro), de mini-microsoft, de nano-machines ou de micro-nano, et du nanomonde.

Le nanisme, stade ultra du moins désignant la très petite taille, traduit l'insidieux rapetissement (à moins qu'il ne faille dire ici rapetassure ?) des esprits, qui se porte non seulement au cœur du normal, mais aussi sur les extrêmes (le plus à l'extérieur ou le pire) comme le recèle la récente querelle

du FN, le seul nom de Mégret, dit aussi « Nabot-Léon », inapte au grand écart (« Il va déchirer son pantalon »), étant par lui-même un diminutif, donnant aussi maigriot, maigrelet et maigrichon, émincé de magret (dégrossissement du gascon), partie dégraissée de la poitrine du canard. Appelé le « petit Brutus », brandissant ses « canifs », le minus mutin aux fesses hissées par des coussins, se voit accuser par le chef de meute d'avoir fomenté un « pu-putsch », comme on dit la gue-guerre, la bê-bête ou ma pu-puce, infantilisation belliqueuse et graillonnante aussi édifiante qu'une tête de ministre coupée ras, amoindrie, retranchée, arborée sur un plateau (le « chef » étant de force garant du Front), la part pour le tout étant la superfétation terrible des tares de l'amoindrissement. Mais l'apogée du moins, ou du moins sa figuration matérielle optimale, s'incarne concrètement, avec une touchante et parlante ironie, dans la Smart, auto compressée ou véhicule de poche à deux places (1,2 personnes selon les statistiques), imaginée par Nicolas Hayek, sorte de doublon mobile de la Swatch, dont elle est sonorement parente. Vouée en priorité à la ville, cette concrétisation moderne du « *Small is beautiful* » (2,5 m de long, 1,52 m de large), sorte de bulle vitrée, d'ovule biplace, « qui a tout d'une grande », de side-car décroché, d'auto-poupée ou de jouet pour nains de jardin (gnomes en hausse), se résume en deux mots, ou même en quatre, à son slogan « *Reduce to the max* » (réduire au maximum). Et, comble de l'efficacité, ne se gare pas au centimètre, mais au millimètre près et, même mieux, dans un « trou de souris » (qu'ordinateure-t-on sans elle ?). La grande presse a jeté comme il se doit son dévolu sur cette anti-bagnole ou roubignole roulante, mini-gag géant ou maxi-gadget hilarant, symbole co(s)mique du modernisme du « bioman » ou superman abonni par les puces dont le « smartiste » est le prototype, qu'elle apparente au mouchoir jetable autant que le Bic ou le briquet, vu qu'elle atteste qu'elle « se gare dans un Kleenex » tout en charriant le sens « des grands espaces », et finit en opérant par di-thyrambes antipodiques, par étaler de très vastes horizons, aveu d'une grandeur passée perdue à jamais, tout entière ramenée à l'énoncé cursif et amplement révélateur, lorsque le lyrique chroniqueur au volant s'écrie : « On domine la situation. À travers le toit, la vue est imprenable... elle est marrante à conduire et je ne la changerais pas pour un empire. »

**Patrick Roegiers est écrivain et critique. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages sur la photographie dont trois essais consacrés à Lewis Carroll, Diane Arbus et Bill Brandt, il a publié comme romancier *Beau Regard* (1990), *L'Horloge universelle* (1992), *Hémisphère Nord* (1995), *L'Artiste, la Servante et le Savant* (1997), *La Géométrie des sentiments* (1998), tous parus aux éditions du Seuil, dans la collection Fiction & Cie.**